

cipe dynamique : celle même qui entretient la fièvre du devenir et suscite les événements. Ôtez-la à l'homme, si vous misez sur l'âge d'or ! Autant vaudrait le dépouiller de son être, dont tout le secret réside dans cette propension à nuire sans laquelle on ne saurait le concevoir. Rétif et à son bonheur et à celui des autres, il agit comme s'il souhaitait l'instauration d'une société idéale ; qu'elle se réalise, il y étoufferait, les inconvénients de la satiété étant incomparablement plus grands que ceux de la misère. Il aime la tension, le perpétuel cheminement : vers quoi irait-il à l'intérieur de la perfection ? Inapte à l'éternel présent, il en redoute de plus la monotonie, écueil du paradis sous sa double forme : religieuse et utopique. L'histoire ne serait-elle pas, en dernière instance, le résultat de notre peur de l'ennui, de cette peur qui nous fera toujours chérir le piquant et la nouveauté du désastre, et préférer n'importe quel malheur à la stagnation ? L'obsession de l'inédit est le principe destructeur de notre salut. Nous marchons vers l'enfer dans la mesure où nous nous éloignons de la vie végétative, dont la passivité devrait constituer la clef de tout, la réponse suprême à toutes nos interrogations ; l'horreur qu'elle nous inspire a fait de nous cette horde de civilisés, de monstres omniscients qui ignorent l'essentiel. Se morfondre au ralenti, respirer sans plus, subir dignement l'injustice d'être, se soustraire à l'attente, à l'oppression de l'espoir, chercher un moyen terme entre la charogne et le souffle, nous sommes trop corrompus et trop haletants pour y atteindre. Décidément, rien ne nous réconciliera avec l'ennui. Pour y être moins rebelles, nous devrions, par

quelque secours d'en haut, connaître une plénitude sans événements, la volupté de l'instant invariable, la délectation de l'identité. Mais une telle grâce est si contraire à notre nature que nous sommes trop heureux de ne la point recevoir. Enchaînés à la diversité, nous y puisons cette somme constante de déboires et de conflits, si nécessaire à nos instincts. Dégagés de soucis, et de toute entrave, nous serions livrés à nous-mêmes ; le vertige que nous en tirions nous rendrait mille fois pires que ne le fait notre servitude. Cet aspect de notre déchéance échappa aux anarchistes, derniers pélagiens en date, qui eurent néanmoins sur leurs devanciers la supériorité de rejeter, par culte de la liberté, toutes les cités, à commencer par les « idéales », et d'y substituer une variété nouvelle de chimères, plus brillantes et plus improbables que les anciennes. S'ils s'insurgèrent contre l'État et en réclamèrent la suppression, c'est qu'ils y voyaient un obstacle à l'exercice d'une volonté foncièrement bonne ; or, c'est précisément parce qu'elle est mauvaise que l'État est né ; disparaîtrait-il qu'elle se complairait au mal sans restriction aucune. N'empêche que leur idée d'anéantir toute autorité demeure une des plus belles qu'on ait jamais conçues. Et eux qui voulurent la réaliser, on ne saurait assez déplorer que leur race se soit éteinte. Mais peut-être devaient-ils s'effacer et s'absenter d'un siècle comme le nôtre, si empressé à infirmer leurs théories et leurs prévisions. Ils annonçaient l'ère de l'individu : l'individu tire à sa fin ; l'éclipse de l'État : il ne fut jamais plus fort ni plus encombrant ; l'âge de l'égalité : c'est l'âge de la terreur qui est venu. Tout va se dégradant. Comparés